



L'homme et la femme, égaux en dignité, créés «à l'image et ressemblance de Dieu» (Genèse 1, 27) (rose de la cathédrale de Lausanne, reconstitution de Hosch, XIX^e s.).

Alors que la 4^e Conférence sur les femmes se déroule à Pékin du 4 au 15 septembre, nous avons interrogé le Père Marie-Dominique Philippe, théologien, auteur de «Au cœur de l'amour» (Editions Le Sarmant/Fayard) : quelle est la vocation de la femme dans le dessein de Dieu ?

Propos recueillis par Maryvonne Gasse

La femme est source d'amour : c'est son amour d'épouse et de mère qui, dans la famille, maintient l'unité et donc la paix.

En cette année consacrée à la Femme, le Saint-Père lui rappelle son rôle d'«éducatrice de la paix» (1). Si la paix est l'expression d'un ordre, selon les Anciens, quel est cet ordre dont la femme est responsable ?

Pour bien comprendre la vocation de la femme dans le dessein de Dieu, il faut d'abord regarder le début du Livre de la Genèse. Dans le premier récit de la Création, l'homme et la femme se trouvent au terme, créés «à l'image et ressemblance de Dieu» (Genèse 1, 27), égaux en dignité et supérieurs à tout l'univers : ils en sont les rois. Le deuxième récit de la Création apporte une précision : «tirée de la côte de l'homme» (Genèse 2, 22), la femme est la dernière de toutes les réalités créées. Or, nous savons que ce qui est au terme dans un ordre «de génération» (celui qui considère la réalité dans son devenir) devient premier, donc fondamental, dans un regard de sagesse. La femme est source d'amour, nous le voyons bien dans la vie de famille. C'est son amour d'épouse et de mère qui, dans la famille, maintient l'unité, et donc la paix. C'est elle qui suscite l'amour de son époux. Certes, les rôles peuvent parfois s'inverser, mais souvent c'est la femme qui anime et réanime l'amour conjugal, un peu à l'image d'un feu de bois dans la cheminée : la flamme jaillit, s'élève, disparaît et rejaillit aussitôt. La femme est celle qui brûle et qui réveille inlassablement l'amour. Les Pères de l'Eglise aimaient à mettre en lumière le geste de Dieu qui se fait chirurgien pour tirer Eve du côté d'Adam. Ils en soulignaient l'origine, remarquant qu'elle ne provenait ni de la tête - elle n'aurait été qu'une associée de travail -, ni de la main - elle aurait été la servante. La femme est tirée du côté de l'homme, de son cœur : c'est son identité foncière et sa dignité fondamentale. En tant qu'elle éveille l'amour, la femme est source d'ordre, et dans la mesure où elle suscite le dépassement par le don de soi, elle entraîne vers la finalité : c'est l'ordre propre de l'amour.

Si la femme est source d'amour, n'est-elle pas d'abord source de vie par sa fonction maternelle ?

Je ne dirais pas qu'elle est source de vie au sens propre, mais plutôt qu'elle y coopère, avec son conjoint mais aussi avec Dieu, ce qui est souvent oblitéré ou méconnu. Lorsque la femme conçoit, elle transmet à l'embryon un patrimoine héréditaire : l'atavisme familial du père et de la mère. Elle lui offre les dispositions, et en ce sens elle est «cause matérielle». Dieu, lui, crée l'âme spirituelle, c'est-à-dire, en termes philosophiques, la «cause formelle» : «Dieu insuffla dans ses narines une haleine de vie» (Genèse 2, 7). L'âme s'approprie les dispositions, les assume et les élève à la dignité de la personne humaine, créée «à l'image et ressemblance de Dieu». Et même si nous ne savons pas exactement le moment de la création à l'âme, il me semble important de distinguer la cause matérielle et la cause formelle, et d'en repérer l'ordre : la cause matérielle est subordonnée à la cause formelle. Cette distinction permet de spécifier et d'honorer le rôle de la mère qui est beaucoup plus noble

Et Dieu créa la femme

☞ qu'une simple fonction biologique : par sa fécondité, elle est en même temps mémoire et gardienne de la tradition familiale, et devient coopératrice de Dieu : «J'ai acquis un homme de par Yahvé» (*Genèse 4, 1*), disait Eve.

L'amour de l'épouse peut-il rivaliser avec l'amour maternel ? Quel est le bon ordre ?

Si la femme est vraiment épouse, elle sera vraiment mère. Si son amour sponsal est oblatif, son amour maternel le sera aussi. De même qu'elle suscite l'amour de son mari, de même elle saura éveiller le cœur et l'intelligence de ses enfants. Elle les orientera progressivement vers des biens authentiques, vers des valeurs capables de les perfectionner et de les achever ; elle préviendra des séductions et des tentations qui risquent de les en détourner ; elle devinera certains arrêts de leur développement, certains blocages affectifs ; elle saura aussi s'effacer à bon escient pour que l'adolescent conquière une véritable autonomie et assume, à son rythme, ses responsabilités. Et si c'est une mère vraiment chrétienne, elle pressentira une vocation sous-jacente. C'est ce que rappelle le Saint-Père dans sa Lettre du Jeudi saint aux prêtres : «Combien, parmi nous, doivent également à leur mère leur vocation au sacerdoce !» La mère est celle qui conduit l'enfant à son bonheur, et s'il est vrai que sa présence est d'autant plus nécessaire que les enfants sont en bas âge, ce qui réclame un certain renoncement de la part de l'époux, les rôles s'inversent au moment de l'adolescence où le rôle du père est plus important : il est celui qui ouvre vers l'extérieur. Mais si l'amour conjugal est vraiment spirituel, vécu dans le dépassement de soi, chacun saura être à sa place au moment requis. N'est-ce pas le propre de l'amour que de savoir laisser passer l'autre devant soi ?

Son égoïsme porte-t-il plus à conséquence que celui de l'homme ?

L'un et l'autre sont appelés à aimer, l'un par l'autre sont appelés à se dépasser. Pour que l'amour existe, il faut qu'il y ait cette sortie de soi qui est ordinairement plus difficile à l'homme qu'à la femme. En tant qu'elle est source, il revient à la femme une responsabilité à la fois merveilleuse et terrible : se donner ou retenir à elle, s'effacer devant un bien supérieur ou capter, être médiatrice ou séductrice. La femme, dès que son amour n'est plus assez spirituel, capte l'amour de son mari par la séduction et retient celui de son enfant par une idolâtrie qui le replie sur lui-même. Au dépassement de soi (sans lequel il n'y a pas d'amour) risquent de se substituer la rivalité et les rapports de force, avec leur cortège de blessures et de brisures, tant sur le plan familial que sur le plan social. Lorsque l'amour diminue, l'efficacité l'emporte et finit par s'identifier à la personne ; celle-ci n'est plus regardée ni aimée pour elle-même. L'amour, lui, ne peut être que gratuit. C'est ce que rappelle le Saint-Père en évoquant le «don désintéressé d'une féminité «fraternelle»»⁽²⁾. Seule cette gratuité garantit le respect de l'autre. C'est un enjeu de civilisation où le rôle spécifi-

que de la femme est irremplaçable, décisif en cette période de crise où la personne, et même sa vie physique, n'ont plus guère de poids par rapport à certains enjeux économiques. Peut-être faudrait-il établir un lien entre les deux récents et pressants appels du Pape, l'un par l'encyclique *«Evangelium Vitæ»*, et l'autre par sa Lettre du Jeudi saint aux prêtres : lien entre la vie menacée et le rôle de la femme dans l'Eglise.

La maîtrise de la fécondité peut-elle être peccamineuse ?

La maîtrise de soi n'est pas mauvaise en elle-même, mais elle peut s'exalter et devenir stoïcienne. La maîtrise de la fécondité n'est pas peccamineuse au sens strict, surtout si c'est pour aimer davantage : c'est le cas de la chasteté volontaire des religieux ou de la continence des époux pour une maternité et une paternité responsables. Mais elle le devient quand elle est égoïste. Pour bien comprendre, il faut toujours revenir à la finalité : c'est elle qui commande. Le refus de la fécondité par désir simple de la jouissance, même mutuelle, freine le développement de l'amour spirituel car il implique un accablement d'ordre passionnel. L'ambition de la réussite professionnelle écarte également la femme de sa finalité immédiate, et quand elle a recours à des moyens contraceptifs qui nient de façon absolue les conséquences possibles de l'acte conjugal, elle se dissocie de son corps. «Le corps n'est plus perçu comme une réalité spécifiquement personnelle, signe et lieu de la relation avec les autres, avec Dieu et avec le monde»⁽³⁾. La finalité disparue, l'amour spirituel s'éteint et le corps devient un ennemi : ennemi de la vie. C'est la violence suprême.

Cette dissociation entre le corps et la personne ne viendrait-elle pas d'un développement intellectuel trop poussé ou indifférencié entre les hommes et les femmes ? Existe-t-il une forme d'intelligence féminine ?

De par sa nature, la femme est proche de la matière, ce qui lui confère une plus grande sensibilité et un plus grand respect du corps que n'en a l'homme. Peut-être aussi en raison de sa fragilité. L'homme utilisera facilement son corps pour la jouissance et l'affirmation de soi : c'est très net au moment des concours, où tous les médicaments sont bons pour obtenir le rendement optimal des facultés, sans prendre garde aux conséquences. Normalement, la femme a un sens plus aigu et plus affiné du corps, mais quand elle court derrière l'homme pour le rattraper sur son terrain, elle devient pire que lui, sa rivale plutôt que sa compagne. La femme n'est ni inférieure, ni même relative à l'homme. Pour être sa compagne et son aide, sa *socia* (comme disaient les théologiens du Moyen Âge), l'autonomie doit être pleinement acquise et reconnue de part et d'autre, ce qui pose un problème de prudence. Généralement la jeune fille veut prendre modèle sur le frère aîné, oubliant ainsi qu'elle se prive de développements qui sont propres à son achèvement à elle et qui, en même temps, contribuent à l'équilibre et à la paix sociale. Par sa capacité d'«attention à la

«Il revient à la femme une responsabilité merveilleuse et terrible : se donner ou retenir à elle, être médiatrice ou séductrice»



Moïse BÉRETEL

personne concrète»⁽⁴⁾, la femme développe une intelligence intuitive : elle voit les rapports à établir, les liens à tisser, tandis que l'homme est plus incliné vers l'abstraction, la rigueur, la logique. Par son génie imaginaire, la femme sait devancer les situations et développer des trésors d'inventivité, tant sur le plan affectif que sur le plan artistique, ce qui la situe plutôt dans les sphères sociales secondaires par rapport à l'économie. Elle saura créer un climat, humaniser une atmosphère. Ordinairement, elle est douée d'une intelligence plus philosophique que l'homme, car l'amour l'oblige à découvrir toujours plus profondément la finalité : c'est un privilège et quand elle le méconnaît, non seulement elle ne découvre pas pleinement son bonheur propre, mais elle en prive l'homme, l'abandonnant au monde de l'efficacité et de la compétitivité. Celui qui doit beaucoup travailler ne s'affine pas, et la femme est là pour le ramener à son cœur. Le développement intellectuel de la femme est enraciné dans son cœur et ordonné à la finalité : elle est celle qui prépare et celle qui achève.

La femme est-elle celle qui peut « reprendre l'intelligence au démon », selon l'expression de Jacques Maritain ?

En tant qu'elle est mère, la femme est proche de la vie, du devenir ; et quand son intelligence perd ce réalisme, elle perd en même temps sa perspicacité. Tant qu'elle est appliquée au réel, l'intelligence échappe au démon, mais dès qu'elle n'est plus assez finalisée, l'imaginaire se développe et domine. L'homme s'y laisse séduire, perdant ainsi la liberté, soit par exaltation, soit par désespoir. La culture d'aujourd'hui exalte l'imaginaire, et c'est en ce sens qu'elle est démoniaque. La force d'attraction des images inhibe la volonté et sclérose l'intelligence. Que reste-t-il de l'homme spirituel ? D'où l'ur-

gente nécessité d'une présence qui veille, qui aime, qui apaise et qui élève l'esprit selon sa dignité propre.

Enfin, la femme est-elle la gardienne et la garante de « la Vérité qui rend libre » ?

Oui, par la médiation de la Très Sainte Vierge Marie. Tirée en quelque sorte du cœur de l'homme, la femme a, par nature, une intériorité plus grande que l'homme, et elle est virgine. C'est l'amour qui la garde dans cette pureté et, pour y demeurer, il lui faut une très grande soif de vérité, un renoncement au « paraître », l'acceptation d'un certain silence, à l'exemple de la Vierge Marie « qui gardait toutes ces choses en son cœur » (*Luc 2, 51*). Si la femme ne maintient pas cette intériorité, cet espace de gratuité, elle n'est plus première dans l'ordre de l'amour. C'est sa dignité propre, cachée comme une source et fertile comme une terre bien irriguée. C'est dans cette intériorité qu'elle prend son élan et puise son audace. Par son intelligence intuitive et son génie imaginaire, elle sait défier les carcans de la logique où un homme s'enferme plus aisément. De même qu'elle est mère par sa constitution biologique, elle est, par sa capacité d'intérioriser, capable d'une fécondité intellectuelle, spirituelle. Et quand elle se laisse vraiment saisir par l'Esprit Saint, elle devient signe d'espérance. Or, dans les moments de grande crise comme celle que nous vivons, crise dont l'ampleur et la profondeur s'accroissent à une très grande rapidité, l'espérance est plus que jamais nécessaire : « Rien n'est impossible à Dieu » (*Luc 1, 37*).

(1) Message du Pape pour la célébration de la Journée mondiale de la paix.

(2) Lettre du Jeudi saint aux prêtres.

(3) «*Evangelium Vitæ*», § 23.

(4) «*Mulieris dignitatem*», § 8.